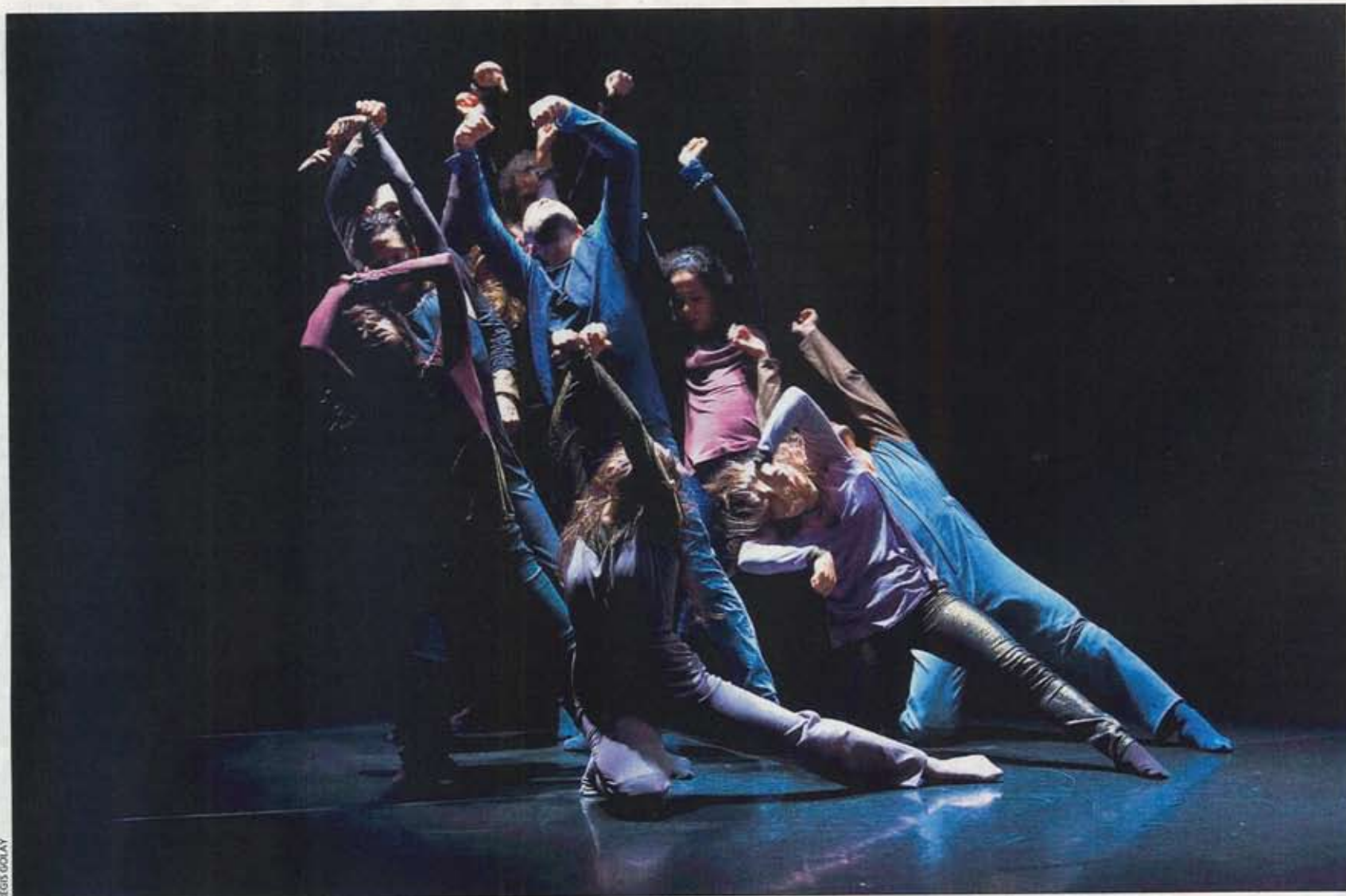


Les danseurs de «Tarab» évoluent au bord de la transe, impeccables de rigueur et de liberté. ARCHIVES

> **Spectacle** Le couple Laurence Yadi et Nicolas Cantillon s'inspire avec succès du souffle soufi

> Il signe à Genève une pièce qui transporte



RÉGIS GOLAY

## Dix danseurs aux anges jouent les envoûteurs

Alexandre Demidoff

Une fille dans la nuit de sa chambre. Ou dans un théâtre orphelin. Elle danse, à petits pas; la tête et les hanches vagabondent en harmonie. Regardons-la. Ses paupières baissées la cachent au monde, croit-elle. Ses gestes coulent et donnent consistance au vide. Son tempo est une berceuse. Elle est là et pas là, dans cet entre-deux que la musique ouvre, la rengaine mélancolique d'une basse sur laquelle viennent piquer des cordes d'or, de celles qui accompagnent la mélancolie du shérif à la fin d'un bon western. Mais on brode. A la Salle des Eaux-Vives à Genève, la solitaire est rejointe par un cortège d'indolents en proie à la même sorcellerie rythmique. Le spectacle s'appelle *Tarab*. Il est signé Laurence Yadi et Nicolas Cantillon, couple à la ville et sous les projecteurs. Deux belles personnes, dira-t-on, comme leur nouvelle fugue, savante et épidémique.

Mais qu'est-ce que *Tarab*? Disons d'abord que c'est un paysage intérieur qui se retourne vers l'extérieur et le modèle. C'est aussi l'idée d'une danse continue qui confine à la jouissance. Six femmes, quatre hommes mélangent leur état second – un oubli de soi

Le couple a séjourné un mois au Caire. Il y a rencontré des joueurs d'oud, des musiciens soufis

et une rigueur du geste, une dépense et un calcul, une démesure et une mesure. Ils s'alignent en phalange, s'agrègent en essaim, se dispersent en vagues, sous l'empire de la musique de Jacques Mantica, pulsation méthodique, puis effrénée dans la seconde partie de la pièce.

Cette musique épouse le projet de Laurence Yadi et de Nicolas

Cantillon: ne rien divulguer d'autre que l'emprise d'un mouvement. Les danseurs, ici, sont les sujets d'un rythme qui emprunte à un Orient imaginaire ses circonvolutions, ondulations du ventre, épanchement des bras, dérobade du visage, comme voilé.

De cet Orient, on ne dira pourtant pas qu'il est fantasmé. Le couple a séjourné un mois au Caire, raconte Nicolas Cantillon après le spectacle. Ils y ont rencontré des joueurs d'oud, des musiciens soufis, des émules d'Oum Kalsoum. Ils ont fait le plein de silence, senti l'humour de la ville, les secousses avant l'horreur des tueries qui ont accompagné la chute de Morsi. Ce butin, ils l'ont métabolisé dans leur studio genevois. Ils ont testé des pas, des micmacs des doigts, des pâmoisons du torse, qui ont composé une partition. Puis ils ont transmis la trame à huit interprètes. Autant qu'une règle du jeu, c'est un esprit qu'ils ont fait passer. Dans la bouche de Nicolas

Cantillon, le mot «plaisir» est un sésame.

*Tarab* est une élévation. C'est la promesse de son nom. «Les Egyptiens appellent «tarab» un bonheur extrême qui passe par le corps», dit le chorégraphe. Appelons ça «grâce», «transport», «extase», peu importe: Laurence Yadi et Nicolas Cantillon y aspirent. Ce qu'ils recherchent, c'est la fluidité d'une danse qui paraît couler vers un delta inconnu. Leur précédent spectacle, en 2011, s'appelle *Nil*. Il obéit à ce même principe de circulation, d'abandon à un courant, celui que produisent des esprits au diapason.

A la fin de *Tarab*, dans un halo comateux, un garçon et une fille ondulent. Deux ombres captives. Elle, amnésique, s'adonne à un rituel, silhouette torsadée, figure effacée, et chacun de ses gestes est empreint de désir, mais comme au ralenti, comme si l'envoûtement qu'elle pratique était restitué à distance. Lui, au contraire, s'emballe, pris par la vitesse, à contretemps

de sa partenaire. Ces deux sont absents, comme dans une autre dimension, et reliés pourtant. Perspective new age? Oui, mais sans le folklore. *Tarab* est construit sur ce principe, le solipsisme de chacun est la condition du système. Ce qui nous ravit, c'est la prouesse répétée d'un corps offert à la transe mais maître de son espace. Comme si l'art décollait de la quête spirituelle.

Avant le spectacle, les interprètes répètent toute la pièce d'un pied léger, histoire de s'impré-

gner. Ils s'euphorisent et dans les coulisses l'excitation fuse en fous rires, s'amuse Nicolas Cantillon. Au moment des saluts, quand *Tarab* s'éteint, l'extase n'est pas un mot, mais une réalité physique. «Nous sommes aux anges.» Ça se voit, ça s'éprouve.

**Tarab**, Genève, Salle des Eaux-Vives, dans le cadre de la saison de l'Adc, jusqu'au di 20 octobre; ve à 20h30; sa à 19h; di à 18h; loc. 022 320 06 06 ou [www.adc-geneve.ch](http://www.adc-geneve.ch); 50 min.

### Danse de couple

**1995** Laurence Yadi et Nicolas Cantillon, alors en tournée à Beyrouth, tombent amoureux

**2003** Le couple signe à Genève «La Vision du lapin», pièce farceuse où les deux chantent «Colchique dans les prés»

**2009** Il s'aimante en silence et en collant noir dans «Romance», à couper le souffle

**2011** Il s'associe au musicien Sir Richard Bishop et entraîne une demi-douzaine d'interprètes dans une transe douce. «Nil» leur vaut le Prix suisse de la danse et de la chorégraphie

**2013** Il ne jure que par «tarab», une forme d'extase.

**ADf**